



CHEMINS DE FER
DE
PARIS A LYON
ET A LA
MEDITERRANÉE

Sauvergne



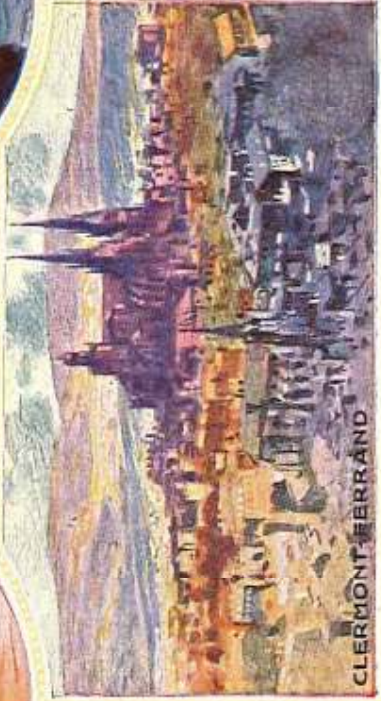
LENDE



THIERS



LE PUY



CLERMONT-FERRAND



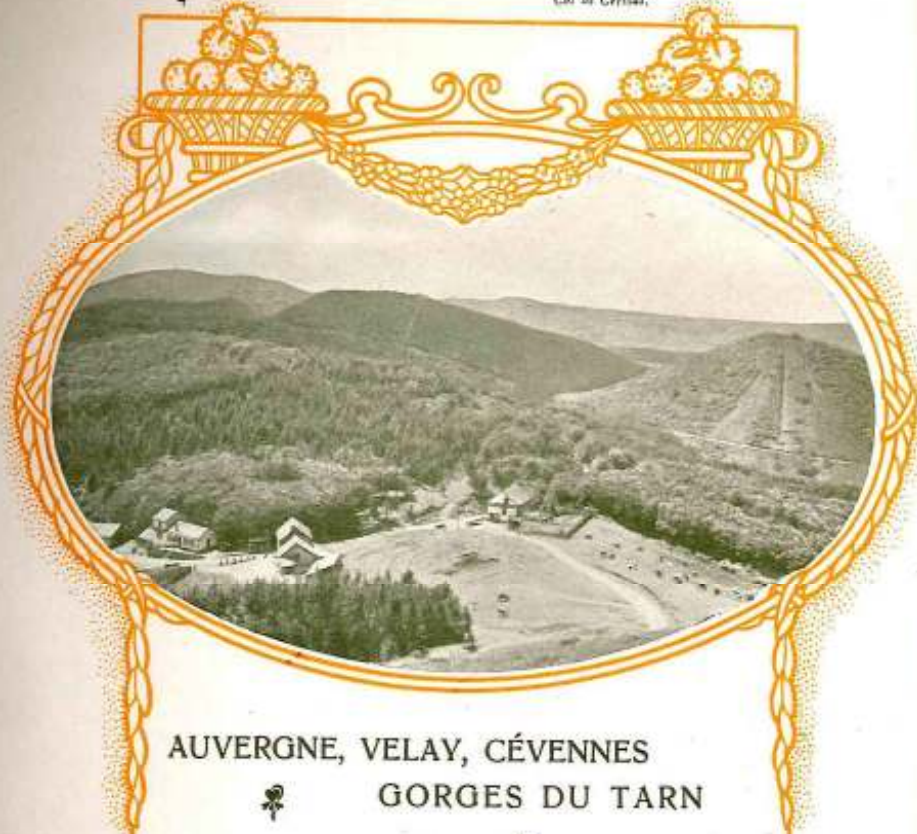


L'AUVERGNE



VELAY, VIVARAIS
GORGES DE L'ARDÈCHE
GORGES DU TARN





AUVERGNE, VELAY, CÉVENNES
 GORGES DU TARN

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE

Les Alpes, le Jura et les Vosges à l'est, les Pyrénées au midi, la Bretagne granitique à l'ouest, dessinent comme le cadre puissant où s'épanouit la douce France. Mais la rude ossa-

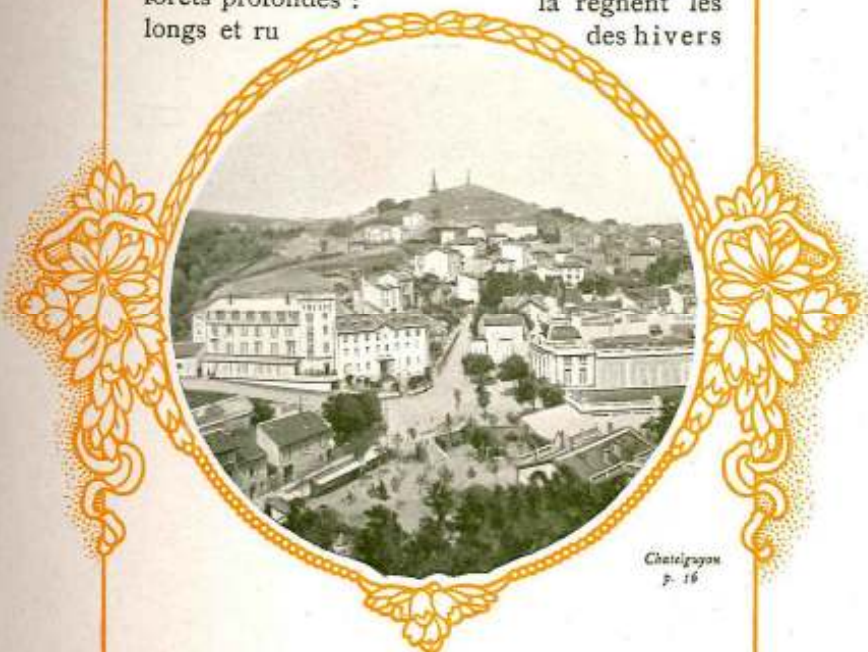
ture des monts et des roches primitives ne forme pas seulement les bornes angulaires de notre pays, elle surgit encore en son milieu pour en constituer le noyau solide et la clef de voûte.

Si la France a des remparts extérieurs, elle a aussi une vaste citadelle intérieure qui fut dès l'aube de notre histoire le dernier refuge de l'indépendance gauloise, l'ultime réduit où Vercingétorix se défendit contre César ; si elle a des monts *mitoyens* qui déterminent en traits vigoureux sa personnalité nationale, elle possède encore un *massif central*, un cœur montagneux qui est pour elle une pure réserve de la race : de là dévale vers les plaines, comme l'eau des torrents, une population robuste, probe et travailleuse qui va porter aux villes fatiguées le renfort de ses énergies neuves et l'afflux toujours jeune de son vieux sang gaulois.

Ce massif central de la France a pour socle un immense plateau de vieilles roches, granit et gneiss, qui s'abaisse longuement sur les molles plaines de la Loire et de la Garonne, tandis qu'il tombe brusquement, en muraille déchirée, sur la grande trouée du Rhône, par dessus laquelle il regarde en face l'amphithéâtre des Alpes. C'est un grand toit à deux versants inégaux, un château d'eau ruisselant d'eaux vives dont les torrents fougueux, devenus rivières paisibles ou fleuves majestueux, s'en vont d'une part à l'Océan, de l'autre à la Méditerranée.

Et combien est différente la physionomie des

deux pentes : il semble que le Massif Central accuse et synthétise le grand contraste français du Nord et du Midi : deux climats et deux températures. Sur le versant atlantique, la verdure, la fraîcheur, les grands pâturages humides et les forêts profondes : là règnent les longs et ru des hivers



Chateaugayon
p. 16

et certains hauts plateaux sont des Sibéries. Sur le versant méditerranéen, le roc brûlant, les ravins vite à sec, la vigne, l'olivier et le maquis odorant : certaines gorges sont des coins d'Afrique.

Sur le large piédestal de ce plateau à deux



visages quantité de monts et de massifs distincts se hérissent ou ondulent avec une infinie variété de roches et d'aspects. Leurs cimes les plus notables atteignent : 1.463 mètres au *Puy-de-Dôme*, roi des cratères éteints ; 1.640 mètres dans les *Monts du Forez* et mille quatre cent trente-quatre mètres au *Mont-Pilat* qui domine de si hautaine façon le cours du Rhône ; 1.858 mètres au *Plomb du Cantal* ; 1.754 mètres au *Mézenc* qui commande tous les reliefs tourmentés du Velay et du Vivarais ; 1.702 mètres au *Mont-Lozère* le plus haut des hauts plateaux glacés suspendus au-dessus des chauds ravins de la Gardonnenque ; 1.567 mètres enfin au *Mont-Aigoual*, le dernier grand sommet des Cévennes méridionales, planant à la fois sur les grands causses désolés et sur les garrigues brûlantes.

Les habitués des Grandes Alpes souriront peut-être dédaigneusement en lisant ces altitudes relativement modestes. Ils auront tort, et ce serait vraiment un procédé trop simpliste que de juger une montagne sur un chiffre, de ramener toute l'esthétique d'un paysage à sa cote plus ou moins élevée au-dessus du niveau de la mer.

Assurément, le Massif Central ne s'élève nulle part jusqu'aux régions surhumaines des neiges éternelles : un lourd manteau blanc pèse bien

pendant de longs mois sur ses robustes épaules, mais il ne résiste pas au chaud soleil d'été et, laissant à nu les rocsaltiers, faisant place aux verts exquis des pâturages et des forêts, il pleure à longs sanglots

ses larmes de cristal, il s'écoule de toutes parts en un grand fracas de torrents bondissants et de cascades écumantes.

Il ne faut donc pas aller chercher en Auvergne les sensations de l'Oisans, de la Vanoise ou de l'Oberland ; il ne faut pas lui demander Zermatt ou Chamonix. Mais le Beau dans la nature ne se réduit pas à une formule unique et le massif central est beau *autrement* que les Alpes. Si la grande montagne a des aspects qui lui manquent, il a, lui, des aspects absolument particuliers qui ne se retrouvent pas ailleurs. Il n'est pas le pays des glaciers, mais il est le pays des volcans et



des causses, et l'on pourrait être blasé sur toutes les jouissances du *pays du froid* que l'on trouverait encore des joies neuves au *pays du feu*.

Ce qui fait, en effet, la puissante originalité, l'intérêt exceptionnel et unique des monts d'Auvergne, c'est qu'ils sont nés, qu'ils se sont modelés dans les convulsions volcaniques. Tout ce puissant massif a flambé, il s'est soulevé, tordu dans une tempête de feu, dans des vomissements de scories et de laves brûlantes, puis soudain il s'est figé pour les siècles gardant à jamais les stigmates de son passé dramatique : gigantesques volcans éteints, ruinés, ébréchés par le temps, érodés par les eaux, cratères béants, coulées de lave refroidie qu'à revêtues la fraîche toison des pâturages, sombres *cheires* de scories et de cendres torturées par le feu, colonnades basaltiques, *orgues* aux tuyaux prismatiques, *pavés des géants*, *dykes* étranges surgissant en reliefs imprévus comme de grands menhirs noirs, comme les verres d'un sol tourmenté par une ébullition intérieure... Voilà les traits qui donnent au Massif Central sa physionomie à nulle autre semblable.

Mais son originalité ne se borne pas aux phénomènes du feu, il se singularise encore par les plus étranges phénomènes de l'eau.

Aux monts de granit sombre et de basalte noir s'adossent, au midi, les grands causses blanchâtres qui sont bien la région du monde la plus fertile en caprices imprévus, en bizarreries de la nature.





Tout d'abord c'est le contraste saisissant du dehors et du dedans, de l'apparence et de la réalité..... Phénomènes de l'eau, ai-je dit ? Or, vus de haut, ces grands plateaux n'étaient qu'une infinie désolation, un désert chauve, pelé, baillant de sécheresse. Mais, si la surface est anhydre, ils regorgent d'eaux vives en leurs antres cachés. Leurs calcaires fissurés, craquelés en tous sens ne sont si secs que pour avoir trop bu : ils absorbent les eaux

du ciel comme une éponge assoiffée, mais ils les rassemblent dans leurs cavernes et roulent en leurs profondeurs des Styx ténébreux qui jailliront soudain au pied de quelque falaise en claires sources vauclusiennes. L'eau, qui a l'air absente, est l'âme vivante de ce pays, nulle part son activité séculaire et incessante n'a trouvé une matière plastique plus docile, et elle l'a « travaillée » avec la plus étonnante fantaisie : elle s'y engouffre dans mille abîmes étranges et effrayants — goules, igues, avens — ; elle s'y promène dans des labyrinthes de couloirs souterrains, dans des grottes curieusement érodées qu'elle s'est plu à peupler de colonnades de stalactites et de stalagmites, à orner de draperies étincelantes ; elle y a sculpté des dolomies fantastiques jusqu'à donner

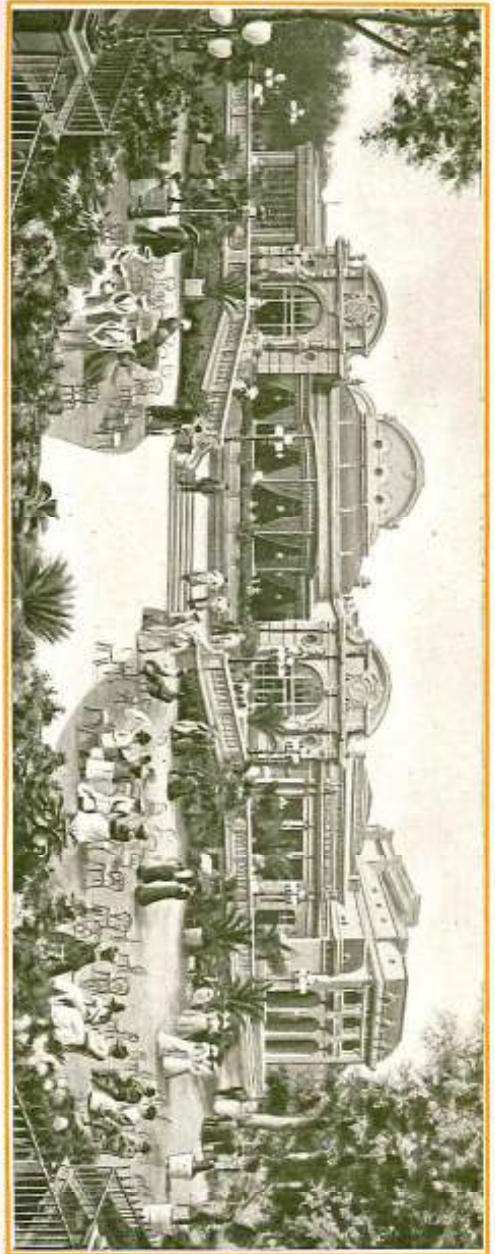


l'illusion d'une ville ruinée comme à Montpellier-le-Vieux ; elle s'y est taillée à l'emporte-pièce des « cañons » formidables comme les Gorges du Tarn, où elle s'enveloppe d'une végétation luxuriante au fond d'un gouffre de roc nu, entre les lèvres décharnées du causse.....

Volcans et causses : cela n'appartient qu'au Massif Central, mais il va sans dire qu'on y trouve aussi toutes les beautés habituelles à la montagne, l'air vivifiant et les grands horizons des sommets, l'ombre des forêts et la clarté des hautes pelouses où vibrent en notes argentines les sonnailles des troupeaux, le chant mouillé des cascades et des torrents, les vallées superbes et les gorges sauvages, les lacs enchâssés dans les monts ou dans les vieux cratères — ce qui est encore une particularité bien auvergnate.

Au pittoresque naturel, il faut ajouter le pittoresque humain, les types, les costumes et les coutumes d'une population nettement caractérisée et fidèle à ses traditions, qui danse toujours, les jours de fête, ses joyeuses « bourrées » au son nasillard des « cabrettes ». N'est-ce pas un charme de plus ajouté au décor immuable, que de voir par exemple, dans un village, les dentellières au pas des portes jongler avec leurs fuseaux ; dans la vallée, l'antique attelage de bœufs traîner un grand tronc écorcé





Fisher : La Casse
P. 14

vers la scierie qui ronronne au bord du torrent ; dans la montagne, le pâtre renvoyer aux échos son chant ancestral et rassembler les bestiaux autour du pauvre « buron » où il est monté « estiver » ?

Quand j'aurai dit, enfin, que le Massif Central renferme des stations thermales comme Vichy, Châtelguyon, Royat, Saint-Nectaire et Vals — pour ne citer que les réputations universelles — des villes d'art et d'histoire comme Clermont-Ferrand, Thiers, Le Puy, Riom, la Chaise-Dieu, Issoire, Brioude et tant d'autres...., j'aurai suffisamment démontré, je pense, que le Massif Central reste encore une région touristique d'un intérêt exceptionnel, même en regard des régions montagneuses qui l'emportent par l'altitude.

Oui, je ne crains pas de le répéter, la connaissance, si complète soit-elle, des Alpes ou des Pyrénées, ne dispense nullement d'un voyage aux monts d'Auvergne. On peut avoir épuisé toutes les émotions du grand alpinisme, des champs de neige et des glaciers, on trouvera encore une réserve d'admiration et un renouveau d'étonnement devant des spectacles de paysage de cratères éteints que

Puy-de-la ville du de dykes, ou Gorges du



comme le domine le Puy hérissée comme les Tarn.

VICHY A l'orée du Massif Central se présente Vichy, qui dispute à Aix-les-Bains le titre de « Reine des Villes d'Eaux ». On parle de l'éloquence des chiffres, j'en citerai un : Vichy a reçu en 1904 plus de 80.000 étrangers. Ceci exprime mieux que de longues phrases la vogue inouïe de la station et quelle doit être l'importance et la perfection de son organisme.

Ville de
admira

malade
blement



Clermont-Ferrand
p. 10

N.-D. du Port

agencée, Vichy se présente surtout sous les brillants dehors d'une ville de plaisirs, rendez-vous de toutes les élégances mondaines. L'Allier, soutenu par un barrage mobile, s'étale en nappe majestueuse devant le nouveau Parc qui fait à la cité une riante façade de verdure. Quant au vieux Parc, cœur de la station, c'est assurément une des plus parfaites rallonges estivales du boulevard des Italiens et le spectacle est vraiment chatoyant de la foule cosmopolite et parée qui évolue sous ses ombrages ou s'assied aux tables de la « Restauration » dans un murmure confus de papotages que noient les berçantes effluves de l'orchestre.

A ses qualités intrinsèques, Vichy ajoute la réelle beauté de ses environs. Le grand charme de cette campagne bourbonnaise est qu'elle s'étale à la lisière même du Massif Central, et allie, dans le plus heureux compromis, la plaine et la montagne. C'est une contrée de demi-relief et d'avant-monts où l'on trouve déjà des vallées agrestes et sauvages et qui offre partout, du moindre ressaut de ses collines vertes, des vues superbes sur les profils bleus dressés sur l'horizon : Monts de la Madeleine à l'est, Monts du Forez au midi, Monts Dôme et Monts Dore au sud-ouest, encadrant la grande trouée de la Limagne.



**LA LIMAGNE, RIOM,
CHATELGUYON**

Cette *Limagne*, arrosée par l'*Allier*, s'enfonce comme un grand golfe de plaine jusqu'à Clermont-Ferrand et entr'ouvre au sein des monts d'Auvergne une des plus riches corbeilles d'abondance de la France.

Sur ses bords, *Riom*, vieille ville de magistrature, docte et calme, a pour voisine une jeune et brillante station thermale : *Châtelguyon*, le « Kissingen » français, dont Guy de Maupassant s'est plu à peindre les alentours dans « Mont-Oriol ».

◆ ◆

CLERMONT - FERRAND, « La position de
MONTFERRAND, ROYAT, « Clermont, écrit
LE PUY-DE-DOME « Châteaubriand,
« est une des plus
« belles du monde. Qu'on se représente des
« montagnes s'arrondissant en un demi-cercle ;
« un monticule attaché à la partie concave de
« ce demi-cercle ; sur ce monticule, Clermont ;
« au pied de Clermont, la Limagne formant une
« vallée de vingt lieues de long, de huit et dix
de large. »

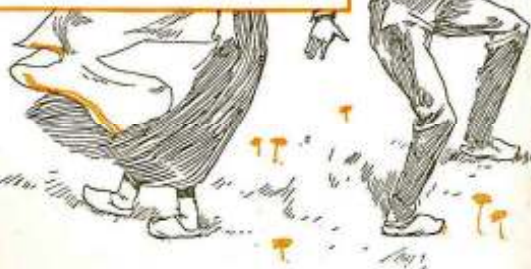
On ne saurait définir de façon plus précise l'ancienne capitale de l'Auvergne, et le site est superbe, en effet, de cette grande ville qui apparaît comme amarrée au rivage du golfe de Limagne, colline de toits rouges résumée, accentuée par l'élan d'une grande cathédrale gothique et bien détachée sur un fond de montagnes harmonieuses : au midi, se profilent les fières ruines de *Mont-Rognon* sur leur piton de basalte et le long plateau de *Gergovie* où Vercingétorix fit reculer César devant le grand « oppidum » des Arvernes ; au nord, les côtes de Chanturgue étagent leurs riants vignobles ; à l'ouest, la chaîne des Puy festonne le ciel de ses sommets arrondis et parmi ces montagnes vertes, le Puy-de-Dôme lève sa large tête obtuse, maître incontesté de tout cet horizon.

A voir ce colossal « dôme » surgir au-dessus de Clermont, planer au loin sur la Limagne et les monts d'alentour, on comprend l'auréole



légendaire et presque sacrée dont l'entoure la croyance populaire, le rôle tutélaire qu'elle lui prête ; malgré son altitude assez modeste de 1.465 mètres, il est si bien découpé, de si majestueuse prestance, que les paysans d'Auvergne peuvent vraiment voir en lui le patron du pays et comme un géant protecteur veillant sur leur capitale.

Clermont accuse de prime-abord la géologie si particulière du Massif Central en une « couleur locale » bien caractéristique. Cette couleur, c'est la teinte sombre de la lave et du basalte, flots incandescents solidifiés en la plus dure des pierres, vieux agents de destruction transformés par l'ironie du destin en matériaux de construction et qui semblent jouer dans le monde inanimé des minéraux le rôle du loup devenu berger ; la



lave ne dévore plus les hommes, elle les abrite et constitue la solide ossature des « Villes noires » d'Auvergne.

Les deux monuments qui font la gloire de Clermont représentent dans leur plus beau développement les deux grandes phases de l'art chrétien en France. C'est d'abord le robuste art roman des XI^e et XII^e siècles qui s'affirme en la basilique de Notre-Dame-du-Port avec le cachet particulier à la province. Cette église est le prototype de l'école romane auvergnate qui a produit tant de belles œuvres, puissantes et originales, graves et recueillies. Le chœur recouvre une crypte « sous-terre » où l'on vénère une célèbre et antique « Vierge noire ».

Puis, c'est l'art gothique des XIII^e et XIV^e siècles qui s'effile et s'aiguise dans le grandiose jaillissement de la cathédrale Notre-Dame, plantée au centre et au sommet de la colline de Clermont, haute nef voguant sur l'océan des toits avec la fine mâturation de ses deux flèches aiguës.

Parmi nos grandes cathédrales, celle-ci doit une physionomie à part à la lave dont elle est bâtie, et qui en fait vraiment l'émanation à la fois de l'âme et du sol de l'Auvergne. La pierre sombre des volcans, rebelle à d'excessives fioritures, la revêt d'une teinte grave et religieuse, d'un grand caractère de simplicité un peu rude. La grandeur de l'art gothique, qui est dans « la ligne », atteint ici son maximum d'effet, ce qui n'empêche pas d'admi-



rer des détails d'une grande richesse comme le dessin des fenêtres, les portails latéraux et leurs rosaces, le triforium à jour et les verrières anciennes.

A côté de ces œuvres des hommes, Clermont offre, en un de ses faubourgs, une curiosité naturelle dès longtemps fameuse ; nul étranger ne quitterait la ville sans être allé voir les fontaines pétrifiantes ou « incrustantes » de Saint-Alyre si chargées de bicarbonate de chaux qu'elles ont construit au-dessus de la Tiretaine, plusieurs ponts naturels en concrétions calcaires et habillent d'une robe de pierre les mille et un objets divers que d'ingénieux industriels exposent à leur action.

Tout près de la ville, vers la Limagne, il est encore une bien curieuse petite ville du moyen âge qui, après avoir été la rivale

de Clermont, n'en est plus que l'humble satellite : c'est *Montferrand*, dont Clermont a absorbé à la fois la personnalité et le nom abrégé par euphonie. Il est tout à fait savoureux de trouver à la porte



Dentellière auvergnate



même d'une grande cité moderne, bien vivante, cette petite ville morte et déchue, enfermée dans ses débris de remparts, immuable et figée dans son décor gothique. Quel contraste si, de Montferrand, l'on saute à Royat — ce qui est l'affaire d'un changement de tram électrique. Au lieu d'une vision du moyen âge, c'est une

station thermale en pleine vogue qui apparaît blottie, comme en un nid de verdure, dans l'étroit vallon de la Tiretaine, entre les premières pentes des Monts Dôme.

On entre dans le vallon de Royat par un majestueux portique, une longue ligne d'arcades où court le chemin de fer de Laqueuille. Sous le viaduc même s'ouvre la *Grotte du Chien* où l'acide carbonique se répand en nappe sur le sol comme dans la célèbre « grotte du chien » des environs de Naples. Tout près sont des ruines de thermes gallo-romains qui disent l'antique réputation des eaux de Royat, puis, plus haut dans le vallon, le vieux village avec sa curieuse église romane fortifiée, précédée d'une vieille croix en lave, du xv^e siècle.

Parmi toutes les excursions qu'on peut faire de

Clermont et de Royat, il en est une qu'il convient de mettre hors de pair: c'est l'ascension du Puy-de-Dôme. Il faut absolument gravir cette grosse pyramide émoussée — ce n'est d'ailleurs qu'une promenade — si l'on veut comprendre le pays des volcans, l'embrasser dans une vue d'ensemble qui en fasse ressortir de saisissante façon le caractère unique et étrange.

La chaîne des Puys égrène ses quatre-vingts « bouches à feu » sur le plateau granitique qui s'étend, par 800 mètres environ au-dessus des mers, entre les vallées de l'Allier et de la Sioule. Parmi cette trainée de vieux volcans, le Puy-de-Dôme

Tiers : Châteaux Puy
p. 22



lui-même se présente, plus majestueux que tous, comme une coupole de trachyte de 600 mètres posée sur le large socle du plateau et couronné par la tour de l'Observatoire. Car la Science s'est emparée de ce belvédère, illustré, dès 1648, par Pascal et ses expériences sur la pesanteur de l'atmosphère. Mais quand la Déesse moderne voulut installer ses appareils enregistreurs sur le front chauve du géant — c'était en 1875 — elle put constater qu'elle n'arrivait pas bonne première. Bien longtemps avant elle, le Mercure Arverne — *Mercurius Dumias* — y avait élu domicile en un temple somptueux dont les substructions ont été mises à jour. Près de ce temple se dressait une statue colossale, sculptée par Xénodorc au temps de Néron, haute de 120 pieds et aussi grande, dit Pline l'Ancien, que le colosse de Rhodes, ce qui n'empêcha pas les Germains de Chrocus de la renverser en l'an 264.

Le Puy-de-Dôme commande de tous côtés un immense panorama. Au nord, s'étendent à l'infini, les plaines du Bourbonnais et du Berry; à l'ouest, ondulent les rudes plateaux de la Marche et du Limousin; au sud, les Monts Dore et bien plus loin le Cantal profilent en teintes vaporeuses leur silhouette pyramidale de grands volcans devant les lointains arrière-plans du Velay; à l'est, par delà les lignes bleuies du Forez, apparaît à certains jours un mince nuage qui est le Mont-Blanc. Et si de ces immensités noyées dans un mystère bleu, le regard revient à la net-



teté des premiers plans, c'est pour tomber sur Clermont au pied même de la montagne, sur le riant tapis vert de la Limagne étalé comme une carte de géographie et rayé là bas par le fil d'argent de l'Allier ; c'est surtout pour

s'étonner de l'étrange maladie de peau qui semble avoir défiguré le plateau d'alentour, l'avoir couvert de pustules, de furoncles et de cicatrices. Car — j'en demande pardon au lecteur délicat — mais c'est bien là le surprenant aspect de cette formidable poussée de volcans : ils sont venus crever comme d'ardents abcès à la surface du sol, baver de tous côtés leurs laves et leurs scories noirâtres dont on distingue nettement les coulées figées autour des cratères encore béants.

De tous côtés, ils dressent sur le plateau leurs cônes tronqués creusés en entonnoir, arrondissent leurs coupes revêtues de gazon, parfois ébréchées ou à demi-effacées, mais souvent d'une étonnante régularité — tel ce « Nid de la Poule » si bien nommé et accolé au flanc même du Puy-de-Dôme. — C'est vraiment là un des plus étranges spectacles qu'on puisse voir sous le ciel ; ce paysage, comme dit Marcellin Boule, « semble



appartenir à un autre monde que la terre : c'est une topographie lunaire ».

THIERS Voyez à l'orient ces jolis profils bleus qui ferment l'horizon de Clermont ; ce sont les Monts du Forez et, à leur front, comme suspendue à 250 mètres au-dessus de la Limagne, voici *Thiers*, la « Ville Noire » de George Sand, accrochée en défi à la nature dans la sauvage coupure de la Durolle. Ville du moyen-âge, mais toute bourdonnante d'usines, ouvrière jamais lasse, malgré sa figure si vieillie, Thiers justifie en son noir fouillis le vers fameux de Boileau :

Souvent un beau désordre est un effet de l'Art.

C'est un « beau désordre » en effet que cette cascade de vieux pignons gothiques, de ruelles précipiteuses, d'escaliers en échelles, dégringolant sur des pentes où hésiteraient des chèvres et, tout au fond du ravin, cette trainée d'usines, de passerelles, de hangars noircis, embusqués dans les rochers, trempant dans l'eau et qui domptent, qui emprisonnent la fougue du torrent, coupé de barrages et de cascades, tour à tour dormant et grondant. L'industrie qui met cette





gorge en rumeur, trépide à toutes les alvéoles de cette antique ruche humaine, ai-je besoin de la nommer ? C'est la coutellerie, gloire séculaire de Thiers. Mais, dans ce sombre travail du fer, la papeterie met aussi sa note blanche.

Le plus inattendu, peut-être, de cette ville qui se laisse tomber au fond d'un trou, c'est qu'elle domine néanmoins un horizon superbe : le ravin de la Durolle est bien un trou en effet, mais ouvert de haut sur la Limagne où il épanche son torrent et le regard, passant par dessus la plaine, va se heurter au loin aux silhouettes des Dômes et des Dores.



La ligne de Clermont à Nîmes

ISSOIRE, BRIOUDE Au sud de Clermont, la
SAINT-NECTAIRE Limagne ne tarde pas à
disparaître, définitivement étranglée par la mon-

tagne qui vient escorter de près, sur les deux rives, le cours sinueux de l'Allier. La grande ligne d'Auvergne, qui a adopté cet Allier à son embouchure même, près de Nevers, lui reste constamment fidèle et c'est en le remontant dans son beau couloir de monts, c'est en le poursuivant enfin dans ses hautes gorges et jusqu'à sa source, que les rails parviennent à s'élever jusqu'à l'arête des Cévennes. Admirable est cette dernière phase d'une longue union, phase héroïque où le torrent et le chemin de fer étroitement enlacés, se tordent dans l'étreinte rugueuse des roches volcaniques... Parvenue ainsi à 1024 mètres au-dessus des mers, à La Bastide, la locomotive s'enfonce dans un long tunnel et débouche soudain sur le versant de la Méditerranée, au-dessus des hauts ravins de l'Ardèche et du Gard qui se creusent en gouffres revêtus d'une splendide toison de châtaigniers ; elle n'a plus qu'à s'y laisser glisser, à grands circuits, par corniches, viaducs et tunnels, pour descendre, en quelques moments, vers la vigne et l'olivier, vers la chaude plaine du Languedoc et Nîmes La Romaine...

Cette traversée du Massif Central est un des plus hardis, un des plus beaux tronçons des Chemins de fer français. Dans la vallée de l'Allier, les rails touchent *Issoire* et *Brioude* ornées chacune d'une admirable église romane. Et c'est encore une église de la même famille qui ponctue la colline de *Saint-Nectaire*, aux eaux fameuses, sur la route d'Issoire au Mont-Dore. A *Saint-Georges*-



Château-Francais
A. 17

d'Aurac se détache la ligne du Velay, un ruban d'acier d'une belle hardiesse encore qui va passer à 1.116 mètres d'altitude dans le tunnel de Fix pour redescendre au Puy par la vallée de la Borne, et courir vers Saint-Étienne à travers les gorges de la haute vallée de la Loire.

◆ ◆

LE PUY Il est peu de villes au monde qui offrent un aspect d'ensemble plus original, plus inattendu que le Puy.

Nous avons déjà rencontré bien des paysages, bien des accidents volcaniques : nous n'avons pas encore vu les plus étranges bizarreries de la matière ignée s'allier intimement à la vie et à l'art des hommes, devenir partie intégrante de leurs cités. Cette nouvelle surprise Le Puy nous la réserve, et de quelle façon saisissante !

Qu'on se figure, au sein d'un vaste horizon bosselé de montagnes, un ancien bassin lacustre bien déblayé, où s'unissent deux rivières, la Borne et le Dolézon, et qui va s'ouvrir, à l'est, sur la haute vallée de la Loire ; puis, au milieu de cette coupe verdoyante et paisible, le surgissement brutal de silhouettes hérissées, déconcertantes, qui viennent briser soudain l'harmonie douce du paysage ; des masses rocheuses aiguës plantées là à l'improviste, en dépit du bon sens, parmi ces lignes ondoyantes et souples..... Tel est le Bassin du Puy, et, on le devine tout de suite, c'est encore là un coup du Feu intérieur



Amiens

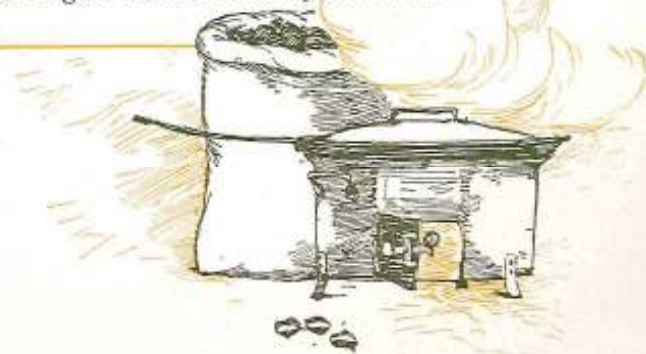
de la planète: seul cet élément pétulant, qui intervient dans les jeux de la nature comme un enfant terrible et capricieux, a pu jeter dans la symphonie ces notes discordantes, crever un tableau, qui semblait fini, de ces pointes incongrues.

Ce sont en effet des « dykes » volcaniques, et la ville qui a grandi dans ce bassin naturel si curieusement hérissé, semble avoir voulu profiter de leur présence, se les approprier, s'en faire un décor fantastique.

Juste au centre du cirque, entre les deux rivières, se dresse le *Mont-Anis* ou *Rocher Cornaille*, large cône surmonté d'une masse angulaire taillée à pic: la ville serrée à ses pieds lance ses maisons noires à l'assaut des flancs

abrupts, y accroche sa cathédrale et couronne le roc terminal d'une statue gigantesque de Notre-Dame-de-France, fondue en 1860 avec les canons pris à Sébastopol. Gravissons le sentier escarpé qui y conduit, montons même jusque dans la tête de la Vierge colossale qui plane encore à 22 mètres au-dessus du rocher: c'est un belvédère d'où nous pourrions continuer à détailler le paysage. Juste à nos pieds émerge la cathédrale Notre-Dame, édifice roman unique en son genre et aussi étrange par son architecture que la ville l'est par son site; nous voyons le grand degré qui accède à sa façade bariolée de grès blanc et de brèche noire, le charmant cloître du XI^e siècle et le grand bâtiment à mâchicoulis qui la flanquent au nord, la coupole qui s'arrondit à la croisée et la superbe tour romane isolée qui domine tout l'ensemble. Sous la cathédrale tutélaire où trône la vieille Madone, la ville dévale jusque dans la plaine: vue de haut elle n'est plus noire, mais rouge, du rouge vif de la tuile et s'étale gaiement dans la verdure en une tache éclatante que les rues labourent d'étroites fissures.

A quelques pas du Mont Anis, un autre dyke jaillit de la vallée — invraisemblable par sa maigreur, son élan vertical et sa pointe effilée — à 85 mètres de haut; un seul nom lui convenait et c'est le sien: on l'appelle le *Dyke d'Aiguilhe*. Or, les hommes du X^e siècle ont réussi à jucher sur cette pointe d'aiguille noire une chapelle dédiée



à Saint-Michel, l'Archange des cimes et des rocs inaccessibles (exemple : le Mont Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer). C'est encore un petit monument qui ne ressemble qu'à lui-même, ayant dû renier tous les plans admis pour épouser la forme même de son vertigineux piédestal ; il faut gravir 271 marches pour atteindre sa porte qui est un admirable morceau de sculpture romane.

Regardons maintenant vers l'ouest : à quinze cents mètres de la ville, la Borne coule entre des « orgues » basaltiques et un troisième dyke, le *Rocher d'Espaly*, creusé de grottes-chapelles et surmonté des débris d'un château féodal. Plus haut, dans la vallée de la Borne, se cachent le grand château ruiné de Saint-Vidal et ce pittoresque castel de la Roche Lambert « bizarrement incrusté dans l'excavation d'une muraille de basalte de 800 pieds d'élévation » dit George Sand qui l'a si bien décrit dans

« Jean de la Roche ».

Regardons au nord : là-bas, sur le plateau, une table basaltique coupée à pic sur tout son pourtour, dresse sur l'horizon sa silhouette



N.-D. du Puy. Le Cloître
p. 31

rectangulaire. C'est le *Rocher de Polignac*, véritable aire d'aigle : un vieux bourg avec une église romane s'étale à ses pieds et, sur sa plateforme couverte de ruines féodales, un superbe donjon carré menace encore le ciel.

Regardons plus loin encore : de tous côtés, derrière les surprenants détails du premier plan, se déroule un immense et magnifique horizon : à l'ouest, ondule la *Chaîne du Velay* ou du *Devès* qui longe la haute vallée de l'Allier et la sépare du bassin de la Loire ; c'est un bombement de hauts plateaux sur la crête desquels s'égrènent plus de 150 cônes volcaniques, généralement sans cratère ; quelques-uns pourtant présentent des entonnoirs remarquables comme le *Volcan de Bar* près d'Allègre, et surtout le magnifique cratère boisé où s'enferme le *Lac du Bouchet*, suspendu à plus de 1.200 mètres d'altitude.

C'est aussi sur ces hauteurs, au rude climat, que subsiste une des principales curiosités monumentales de la France : qui n'a entendu parler de la *Chaise-Dieu* et de sa fameuse abbaye bénédictine, la plus riche du centre de la France, qui compta jusqu'à trois cents moines ? Cette illustre *Casa Dei* (Maison de Dieu) fondée en 1043 par Saint Robert d'Aurillac dut surtout sa splendeur à l'abbé Pierre-Roger de Beaufort, qui, devenu pape sous le nom de Clément VI, entreprit en 1344 la reconstruction de l'église et voulut y être inhumé dans un merveilleux tombeau, malheureusement très mutilé. Cette église est la plus

beau monument gothique de l'Auvergne avec la cathédrale de Clermont, et de tous les grands édifices religieux de la France, elle est le plus voisin du ciel, car elle se dresse à 1.100 mètres au-dessus des mers. L'église de la Chaise-Dieu est célèbre non seulement par elle-même mais encore par les richesses qu'elle renferme : tombeaux, jubé, stalles, tapisseries de haute lice exécutées en Flandre au début du XVI^e siècle et considérées comme le plus précieux trésor de l'abbaye, enfin une fresque de la *Danse Macabre*, la plus saisissante peut-être que nous ait légué le Moyen-Age.

En dehors de l'église, on remarque les bâtiments de l'abbaye reconstruits au XVIII^e siècle et de fort imposant aspect, un beau cloître de la fin du XIV^e siècle, la tour Clémentine d'où l'on découvre un horizon infini, enfin, dans le bourg, des restes de fortifications et une très remarquable maison romane.

Portons maintenant nos regards à l'est : au-delà du sillon sinueux où court la haute Loire, le sol se relève jusqu'aux fiers profils du Mézenc, du Meygal et de la chaîne des Boutières, rebord oriental du Massif Central et partie de la grande épine dorsale de la France, entre Océan et Méditerranée.

Du Puy, on y monte presque insensiblement par de vastes plateaux basaltiques dont la noirceur se voile d'un clair gazon et où paissent, en multitude, les bœufs et les vaches de la race

mézine. C'est comme une immense table régulièrement inclinée depuis la grande crête cévenole jusqu'à l'âpre déchirure où se tord la Loire naissante, et sur laquelle s'éparpillent au hasard ces pitons volcaniques en forme de tétines qu'on appelle des « sucs » ; scoriacés, noirs ou rougeâtres, ils surgissent bizarrement de la fraîcheur veloutée des pâturages..... Il faut lire, dans le *Marquis de Villemer*, les pages picturales que George Sand a consacrées à ce haut pays pastoral, à la fois rude et doux, tapis de neige en hiver, tapis de fleurs en été.

Quand, par cette longue montée, on a atteint le sommet biscornu du Mézenc (1754 mètres), le regard plane sur un des tours d'horizons les plus *complets* qui soient au monde. Ce qui frappe de prime abord, c'est le saisissant contraste que nous signalions au début même de ces pages entre les deux versants du Massif central : on vient de gravir de longs versants d'herbages et parvenu à la crête, on voit tout à coup le sol s'effondrer pour ainsi dire dans un inextricable chaos... A l'ouest, vers la Loire et l'Océan, l'œil se promène sur les vastes plateaux ondulés du Velay et de l'Auvergne qui le conduisent sans heurt jusqu'aux plaines lointaines du Forez et du Bourbonnais; à l'est, au contraire, il plonge brusquement dans des gorges déchirées à une effrayante profondeur parmi un hérissément de monts semblable à une tempête figée. Cet enchevêtrement de monts et de gorges, c'est le Viva-

rais, tombant raide de l'arête des Cévennes sur la vallée du Rhône qui dégage et souligne de son superbe sillon le front oriental du Massif central. Et, par de là cet énorme fossé, regardez... c'est toute la chaîne des Alpes qui se redresse devant vous et déroule, de la Savoie à la Provence, la dentelle de ses pics étincelants de neige. Ce panorama des Alpes est la grande magnificence du Mézenc. Si j'ajoute qu'au midi, le spectateur voit miroiter par un temps clair un petit coin de Méditerranée, éloigné de 150 kilomètres à vol d'oiseau, n'avais-je pas raison de dire que l'horizon du Mézenc est vraiment « complet » ? Que lui manque-t-il ? Du Mézenc, on aperçoit tout près, au sud, la coupole caractéristique du Gerbier-des-Joncs (1551 m.) où naît le premier filet de la Loire. On peut s'y rendre par une charmante route forestière et revenir au Puy par le Lac d'Issarlès, profonde



Orgues d'Espaly
p. 12

coupure volcanique suspendue à près de 1.000 mètres d'altitude au-dessus des gorges du fleuve naissant.

LE VIVARAIS Les hauts plateaux glacés et la grande crête des Cévennes dressés entre Velay et Vivarais, séparaient jadis les deux provinces par une barrière presque infranchissable. Aujourd'hui, un pittoresque réseau de chemins de fer départementaux s'insinue dans les gorges les plus sauvages, enjambe crêtes et plateaux et relie confortablement la haute vallée de la Loire à la vallée du Rhône par Yssingeaux, Sainte-Agrève et le Cheylard.

La Compagnie a publié une excellente brochure (1) à laquelle nous renvoyons le lecteur désireux d'étudier plus à fond cette région si nouvellement ouverte au tourisme et qui lui réserve tant d'heureuses surprises.

Quant à nous, nous nous bornerons à parcourir la partie méridionale du Vivarais que sillonne la grande ligne du Teil à Alais et qui offre des beautés de tout premier ordre. Cette région correspond au bassin de l'Ar-

(1) On la trouve en vente à la bibliothèque des grandes gares du réseau P.-L.-M.



dèche qui peut se caractériser d'un mot : c'est le chaud Midi montant à l'assaut des froides Cévennes et le calcaire blanc se heurtant à la sombre rudesse des monts volcaniques.

C'est ainsi que la haute Ardèche et ses premiers affluents, encaissés dans des gorges sauvages et déchirées, en pleines roches pluto-niennes, voient déjà l'olivier, le mûrier, la vigne, s'étagier sur leurs gradins pierreux, et débouchent sur le riant, le lumineux bassin d'Aubenas, où toute cette végétation méridionale s'épanouit comme en un coin de Provence.



Château de Polignac
p. 33

Aubenas, serré sur sa colline autour d'un vieux

château encore entier, est le centre naturel de tout le bassin de l'Ardèche, et la belle campagne étalée à ses pieds établit la transition entre ses deux aspects, le passage du noir au blanc. Tout près, au nord, c'est encore dans les vieilles roches que s'entrouvre la belle gorge de la Volane où s'allonge si joliment la longue ville thermale de *Vals-les-Bains*, grand rendez-vous des élégances... et des estomacs délabrés au pays ardéchois.

Et au midi d'Aubenas, l'Ardèche pénètre aussitôt dans la roche calcaire pour y produire les plus curieux phénomènes. Après avoir léché *Vogüé* plaqué avec son vieux château contre une falaise blanche, elle s'encaisse entre les escarpements du magnifique défilé de *Ruoms* où la roche taillée à pic se dresse sur les deux rives en colonnes stratifiées pareilles à des piles de rondelles.

Une route exempte de banalité a été découpée et trouée dans la falaise de la rive droite : c'est tantôt un balcon en corniche au-dessus de la rivière, tantôt une galerie couverte ajourée par de larges baies et soutenue par de grossiers piliers de roc ; ailleurs, la chaussée court sous une demi-voûte évidée dans la paroi en surplomb, ou bien elle s'engouffre dans le noir d'un tunnel complet. A l'issue du défilé, s'étale le bourg de *Ruoms* dont la gare est le principal point d'accès de cette région pittoresque.

L'Ardèche y délace sa dure cuirasse de pierre et se repose quelque temps dans un riant bassin vert, surabondant de maïs, de mûriers et de



La Foulte-sur-Loire.

vignes. Mais, passé *Vallon*, elle reprend de plus belle sa lutte opiniâtre contre le roc : elle s'y enfonce de nouveau en un couloir blanc, quand soudain le chemin semble être bien barré : un gigantesque rempart

se dresse en travers. Comment l'Ardèche va-t-elle sortir de cette impasse ? Par une des merveilles naturelles de la France, tout simplement : l'ample torrent a troué l'obstacle et le traverse sous le grandiose portail du *Pont d'Arc*.

Il n'en fut pas toujours ainsi : primitivement l'Ardèche décrivait en ce lieu un méandre régulier où s'avavançait une longue presqu'île rocheuse, et le serpent liquide « bouclait sa boucle » si parfaitement que l'isthme de cette presqu'île se réduisait à un pédoncule ténu, à une simple cloison de roc, haute de plus de 60 mètres, large de 10 à peine. Puis le flot vert s'est sans doute lassé de faire un si long détour devant un si mince écran et il l'a si bien mordu au pied qu'un beau jour il a fait brèche et rejoint d'un seul bond son lit d'aval.

Dès lors le grand cirque où tournait l'Ardèche

est resté à sec — on l'appelle la *Combe d'Arc* — et le mur de rocher est devenu un gigantesque pont naturel dont l'arche unique baille de cinquante-neuf mètres en largeur et s'arrondit à plus de 30 mètres au-dessus de la rivière : celle-ci comme satisfaite et apaisée de sa victoire, glisse lente et majestueuse sous l'arcade magistrale et rien d'humain ne trouble la solitude de ce site grandiose.

En aval du Pont d'Arc, l'Ardèche reste enfouie au fond d'un admirable « cañon » sinueux et solitaire, qui n'écarte ses falaises que pour laisser sa prisonnière tomber dans le Rhône au-dessus de Pont-Saint-Esprit. Ce « lit-clos » de l'Ardèche a près de 30 kilomètres de long. On peut le descendre sur de légères barques plates, tout comme les gorges du Tarn, et c'est une ravissante navigation de six ou huit heures, pimentée par la petite émotion du passage des rapides.

Moins profond que celui du Tarn, le « cañon » de l'Ardèche est superbe cependant par la vive coloration et le crevassement étrange de ses falaises, par sa lumière et sa végétation franchement méridionales : ses roches éclatantes se détachent sur la verdure sombre des chênes verts, des genévriers, des arbres de Judée. Dans la muraille de la rive gauche s'ouvre la célèbre *Grotte de Saint-Marcel* peuplée de concrétions magnifiques.

A côté de l'Ardèche, il faut mettre en bonne place son principal affluent, le Chassezac. Ce grand torrent descendu des sauvages châtaignes-

raies de la Borne, offre aussi, en aval de la petite ville des *Vans*, une curiosité naturelle des plus remarquables : il traverse en se tordant au fond d'un grand couloir de falaises blanches, un plateau dolomitique effrité, délité, érodé d'une



Le Châte-Dieu
p. 32

façon inouïe : c'est un surprenant chaos de roches blanches découpées et sculptées suivant les silhouettes les plus bizarres. Un bois de chênes, le *Bois de Païolive*, habille ce labyrinthe inextricable, sans parvenir d'ailleurs à en voiler la crudité aveuglante sous le soleil du Midi. Et ce



paysage est d'autant plus curieux qu'il s'étale au pied même des Cévennes schisteuses et granitiques qui se jettent en arrière leurs sombres toisons de châtaigniers.

LES GORGES DU TARN

C'est par la grande ligne de Clermont à

Nîmes que l'on passe du pays des Volcans aux pays des Causses, et plusieurs de ses gares : la *Bastide*, *Villefort*, *Gévolhac* et *Sainte-Cécile-d'Andorge* sont les points de départ de divers itinéraires qui convergent tous vers le célèbre cañon.

De la Bastide, un chemin de fer conduit dans la vallée du Lot, à *Mende*, capitale de l'ancien Gévaudan, type de vieille ville épiscopale, tassée tout en rond, au pied du Causse de Sauveterre, autour d'une grande cathédrale gothique qui en émerge superbement.

Que l'on passe par Mende ou que l'on vienne directement de Gévolhac ou de Sainte-Cécile par les routes de voiture, c'est à *Florac* qu'il convient de commencer l'excursion des Gorges du Tarn, si l'on veut la faire d'une façon vraiment complète. C'est près de Florac, en effet que le Tarn, descendu des granits du Mont-Lozère vient se heurter de face aux énormes





Val
p. 39

tables calcaires des causses, adossées aux vieilles roches du Massif central. La rencontre est brutale et l'obstacle dressé semble d'abord décourager le libre torrent des vieux monts. Docile, il se replie à angle droit, s'attarde quelque temps sur le front du causse et semble étudier prudemment ses dehors avant d'attaquer dans le vif. Ce cours « tangent », cette première vallée-frontière sont fort curieux. Encore enfoncé dans les schistes, le Tarn voit s'avancer menaçants sur sa gauche les grands escarpements livides du Causse Méjean, tandis que sur sa droite, les vieilles roches seules s'étagent plus mollement sous leur vêtement de châtaigniers. Saisissant est ce contact, ce tête-à-tête des deux « horizons » géologiques qui se regardent par dessus le fossé de la vallée.

Mais c'est assez temporiser ; après s'être reposé

un instant dans le délicieux bassin d'*Ispagnac*, le Tarn se décide soudain : d'un coude brusque il se retourne face à l'obstacle, il fait brèche dans le rempart et pénètre victorieux en plein calcaire. C'est l'entrée du cañon, « porte » monumentale que semble garder le petit manoir de *Rocheblave*, accroché sous l'étonnante « quille » dolomitique de l'*Aiguillette*.

La verdure épanouie d'*Ispagnac* s'étrangle et s'étire pour s'encadrer désormais dans les lignes dures, la crudité violente de la pierre nue, et le ruban blanc de la route s'engage, avec le serpent lumineux du Tarn, dans ce colossal couloir d'érosion qu'il a réussi à buriner dans la roche vive sur une longueur de 60 kilomètres depuis *Ispagnac* jusqu'au *Rozier*.

Au sud de la coupure se dresse le Causse Méjean, au nord, le Causse de Sauveterre : leurs lèvres ne baillent pas de plus de 2.000 mètres, parfois leur écartement se réduit à 1.000 mètres ; un canon porte-amarre lancerait facilement un fil d'un bord à l'autre, ligne idéale rétablissant le niveau primitif du plateau. Or, entre ces lèvres pâles, le cañon, découpé comme à l'emporte-pièce, s'enfoncé à 500 et 600 mètres de creux. Au milieu du désert pelé des platcaux, il semble une mince oasis au fond d'un trou, un sourire montant d'un gouffre ; et combien ce sourire paraît jeune, éclatant, radieux, quand, après des heures de morne solitude, on s'arrête tout à coup sur le rebord de l'abîme au-dessus d'un véritable para-

dis d'eaux vives et de végétation, rapetissé par la profondeur aux proportions d'un paysage de Lilliput et comme laminé dans l'étau formidable des falaises.

D'Ispagnac à Sainte-Enimie, on parcourt le cañon en voiture. La route mériterait d'être décrite pas à pas. Je signalerai du moins un site véritablement extraordinaire : c'est le pauvre village de *Castelbouc* plaqué au bord du Tarn contre un rocher fantastique, une sorte de corne aiguë, à la pointe inaccessible. Et pourtant cette corne se hérissé de ruines féodales, encore plus surprenantes qu'elle-même. On se demande anxieusement quel pouvait bien être le chemin de ce castel diabolique, et l'on repart rêveur sans avoir résolu le problème.

Sainte-Enimie doit son nom, dit-on, à une princesse mérovingienne qui vint consacrer sa vie à Dieu au milieu de ces rochers sauvages ; tout en haut d'un sentier de chèvre on voit encore son ermitage creusé à une hauteur vertigineuse dans le front du Causse de Sauveterre. Il faut grimper jusqu'à cet oratoire aérien et plonger du regard dans le gouffre



Le Pont d'Arc
p. 40

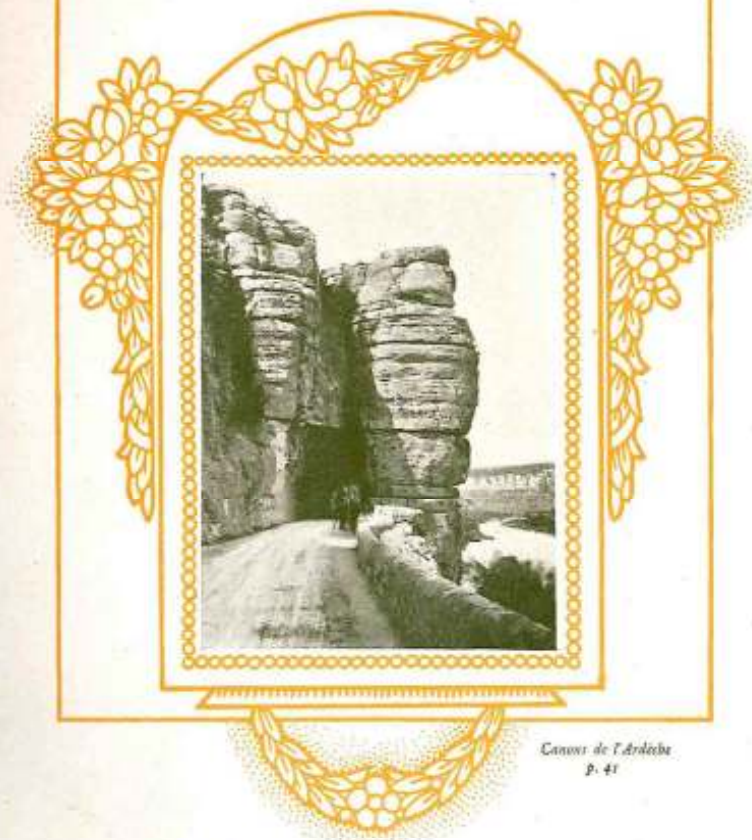
du Tarn pour comprendre toute la valeur picturale du nom de *Puits-Roc* donné par la Révolution à la « ci-devant » Sainte-Enimie. On voit tout au fond deux sources magnifiques jaillir de l'entaille profonde d'un ravin, et, au débouché de ce ravin, la vieille bourgade fortifiée s'empile en escalier, dominée par son église et un ancien couvent où subsiste une vaste salle romane. Au bas, un vieux pont à avant-becs barre d'un accent circonflexe le trait de lumière du Tarn.

C'est près de ce pont que l'on quitte routes et voitures pour s'embarquer sur les barques plates des bateliers du Tarn. Ici commence vraiment « l'inouï » du voyage des Gorges du Tarn, je veux dire cette navigation de 42 kilomètres qui, douze heures durant, vous promène comme en un rêve de Sainte-Enimie au Rozier.... En amont, certes, le cañon est superbe, mais le charme nouveau et unique qui s'ajoute en aval, c'est le contact intime avec l'eau, avec la belle naïade verte qui glisse, se faufile, dort, court, rit, chante et gronde tour à tour au fond de son abîme de roc. Assis un jour entier au ras de l'eau, isolé par une simple planche, on s'identifie pour ainsi dire avec l'admirable rivière, on vit de sa vie, on partage ses luttes et ses émotions.

La barque seule est déjà un élément d'intérêt tout nouveau : rien de plus pittoresque que les évolutions et la manœuvre de la fragile embarcation avec les silhouettes mouvantes des deux hommes à chaque bout, leurs attitudes, la voltiège

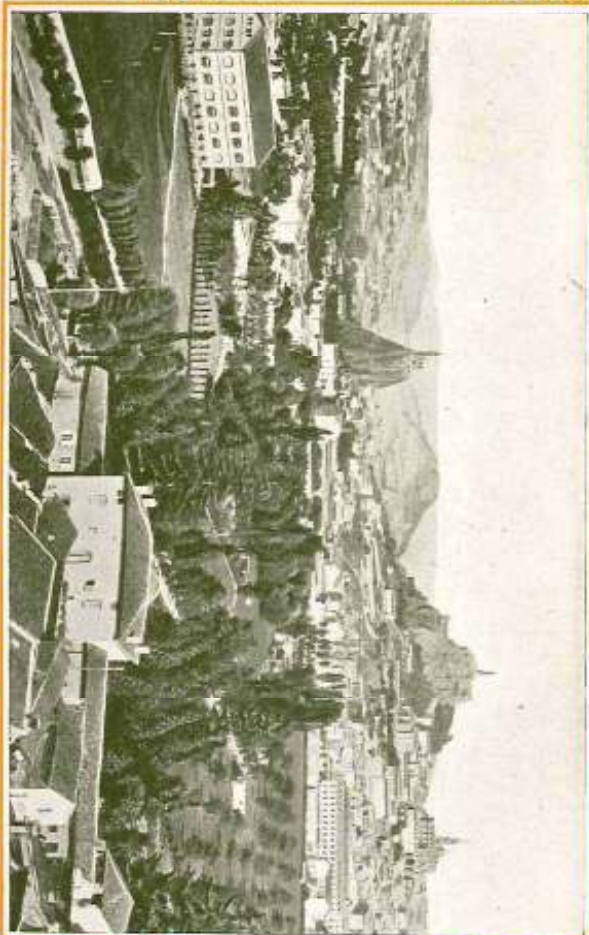
de leurs longues gaffes..... on a le sentiment d'être dépaycé, très loin, et de se livrer en explorateur à une navigation très primitive sur quelque rivière du centre africain ou du Nouveau Monde ; il vous revient des souvenirs de pirogues, de troncs d'arbres creusés et il n'est pas jusqu'aux bateliers, martelant un dur patois, qui ne fassent figure très originale d' « indigènes » avec leurs bons, mais rudés, visages basanés.

Quand à l'eau elle-même, abstraction faite du



Canots de l'Ardèche
p. 41

merveilleux décor qu'elle éclaire et qu'elle anime on ne peut se lasser d'en respirer le parfum humide, d'en écouter le frais bruissement sur les cailloux, d'en admirer les couleurs et les aspects toujours changeants. D'une limpidité exquise elle est comme un cristal liquide quand elle file en mince nappe sur les galets multicolores, dont les tons s'avivent d'être mouillés. Est-elle un peu plus profonde, c'est un vert pâle transparent ; plus profonde encore, et le vert prend d'étranges tons glauques, bleuâtres, jusqu'à un bleu noir sinistre et qui donne le frisson, dans les grands trous dormant au pied des roches affouillées. Ailleurs, l'eau prend la couleur des fines mousses tapissant le fond, le reflet grisâtre des sables moelleux qui s'y étalent parfois. Et quelle variété encore dans la topographie de ce lit, dans l'allure de cette onde qui connaît toutes les alternatives du calme plat à la colère folle..... C'est ici qu'il faut se méfier de l'eau qui dort. Le beau « planiol » immobile comme un miroir, précède le « rayol » ou le « ratch » où l'eau se frise et chante sur les pierres, se brise et écume entre les rochers. C'est la plus capricieuse succession de bassins épanouis et de pertuis étranglés, de poches profondes et de grèves blanchies au soleil, de paliers étagés et de « rapides » brusques comme des marches d'escaliers ou atténués en longs plans inclinés. Et au milieu de tous ces accidents, les bateliers jouent de la gaffe avec une surprenante habileté, au point qu'on



La
p. 32

se demande, en les regardant, comment ce mot « gaffe » a pu devenir, en langage familier, synonyme de « maladresse ». Le passage des rapides est charmant.... la barque emportée comme une paille par le courant, file avec la rapidité d'une flèche, ondule et pique une tête au milieu des remous, sans jamais heurter les rochers où elle semble à chaque instant devoir se briser, tant la perche est vigilante à l'en écarter toujours à propos. Souvent le fond plat armé de gros clous frotte dur et crie sur les galets, mais finalement on passe toujours.

Tout ceci, c'est l'élément vivant du paysage ; reste le cadre immobile : des rives touffues, verdoyantes où montent en lignes les minces peupliers, ou bien le roc nu plongeant droit dans l'eau en masses surplombantes et en grandes parois lisses ; puis des pentes raides, ravinées, mais parées de vignes en gradins, d'amandiers, de noisetiers et d'arbres fruitiers de toutes sortes ; puis enfin, enserrant, écrasant ce riant tableau, le sursaut des falaises, des grands entablements à pic, et des plus fantastiques sculptures dolomitiques, montant des deux côtés jusqu'à 500 mètres de hauteur verticale. Et le plus beau coloris s'ajoute encore à la grandeur et à l'originalité des formes. L'éclat blanc de toute cette pierre vive, tranchée en pleine chair, se nuance d'un baroillage de tons gris et noirs, de toute une chaude et magnifique gamme d'ocres et de rouilles allumées parfois jusqu'au rouge vif. A la disposition



de ce coloris en longues balayures, en traînées et en larmes verticales, on devine que le grand peintre de ces calcaires ne fait qu'un avec le sculpteur qui les a si étrangement fouillés : l'Eau ici a tout fait. C'est elle, en ruisselant des plateaux, en ressortant comme d'un filtre de tous les trous de la falaise, qui a laissé au flanc du rocher tous ces pleurs séchés, ces rutilants dépôts ferrugineux.

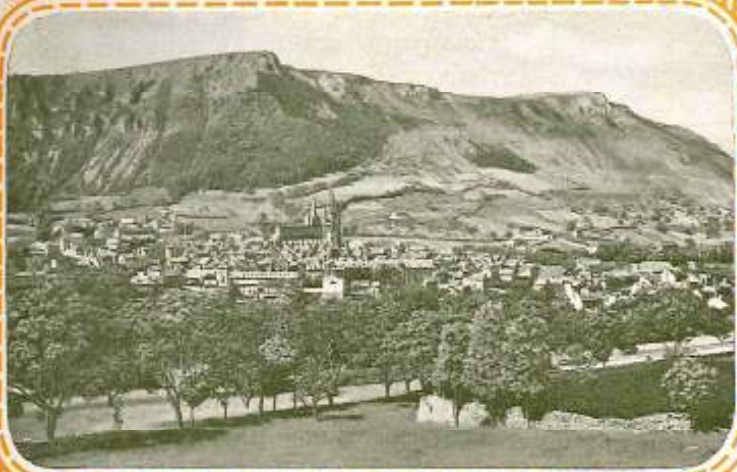
Descrirai-je maintenant, un à un, les mille détails qui frappent et charment le navigateur tout au long de ce grand couloir de 42 kilomètres ? Dirai-je les noms suggestifs ou amusants dont on a baptisé une foule de découpures dolomitiques ? Cette brochure n'y suffirait pas. Je ne puis qu'énumérer ici



les grandes étapes de la traversée : le cirque ou le « bout du monde » de *Saint-Chély* et le délicieux village enfoui parmi les ormes et les noyers, avec sa petite église romane et son moulin ; le cirque et le barrage de *Pougnadoires* ; le *Château de la Caze*, le bijou monumental du cañon, petit manoir du xv^e siècle bâti sur un rocher à pic au-dessus du Tarn et devenu la plus pittoresque des « hostelleries » moyenâgeuses ; le village de la *Malène* qui possède aussi un petit castel à tourelles transformé en hôtel.

En aval de la Malène, on aborde la plus merveilleuse partie du cañon : le Tarn assombri s'étrangle entre les murailles lisses et surplombantes du *Détroit*, l'admiration bruyante fait place à un recueillement involontaire et la barque glisse silencieuse au fond de l'impressionnant couloir où le seul bruit de la gaffe tombant dans l'eau dormante réveille une étonnante sonorité. Les parois s'écartent et voici le grandiose *cirque des Baumes*, où l'on navigue enfermé de toutes parts entre des falaises bariolées de plus de 500 mètres ; c'est du rebord de ce gouffre, au-dessus de la *Grotte des Baumes-Chaudes* et du petit *Ermitage de Saint-Ilère* plaqué au rocher, que l'on découvre la plus belle vue plongeante sur le cañon du Tarn : ce point de vue a été

Mende
p. 42



justement nommé le *Point sublime*. Un peu plus loin il faut mettre pied à terre : le Tarn se perd sous un chaos d'énormes blocs tombés des parois, les causses se sont refermés par dessus la rivière : c'est le *Pas de Soucy*, sur lequel se penche comme prête à tomber aussi la gigantesque roche pointue dite l'*Aiguille*.

Au pont des *Vignes*, on se rembarque pour parcourir la dernière partie du cañon, la plus fertile en « ratchs » écumants et en passages émouvants — sans nul danger d'ailleurs. — Tout comme au grand bond des « Montagnes Russes »,

les dames ne peuvent retenir un léger cri lorsque la barque franchit d'un saut, le *Roi des Rapides* au pied du majestueux pic de *Cinglegros*.

Enfin, l'on touche au port et l'on débarque sans encombre au *Pont de la Muze*. Un peu plus bas, débouche la Jonte qui tombe dans le Tarn entre le quai du *Rozier* et le vieux bourg de *Peyreleau*, très joliment étagé sur un mamelon avec son église et sa vieille tour brune.

Et ici s'achève la visite des Gorges du Tarn proprement dites, mais non pas le « voyage des Gorges du Tarn » tel que le complètent la plupart des touristes. En débarquant au *Rozier*, on a en effet sous la main, pour ainsi dire, un groupe de curiosités naturelles de premier ordre et à moins que le temps fasse complètement défaut, il serait criminel de ne pas les visiter au passage, d'autant qu'elles complètent la série des phénomènes particuliers aux causses.

C'est tout d'abord *Montpellier-le-Vieux*, immense labyrinthe de roches dolomitiques si curieusement sculptées, qu'on croit y voir les ruines de quelque cité fabuleuse. C'est pourquoi les pasteurs transhumants du Bas-Languedoc l'ont baptisée du nom de *Montpellier-le-Vieux*, qui est pour eux



« la grande ville » par excellence. Cette cité mystérieuse s'étend à 800 mètres environ d'altitude sur le *Causse Noir* qui est la table de pierre découpée entre la Jonte, la Dourbie et le Tarn.

Du Rozier, remontons maintenant le grandiose « cañon » de la Jonte, taillé à l'emporte-pièce entre le Causse Méjean et le Causse Noir. Bientôt nous apercevons un châlet accroché au front de ce dernier causse et comme suspendu à 300 mètres au-dessus du torrent. Un sentier en lacets grimpe jusqu'à ce belvédère d'où la vue est saisissante sur le gouffre de la Jonte, et tout à côté s'ouvre la *Grotte de Dargilan*, une des plus belles que l'on connaisse. Elle fut découverte par hasard en 1880, par un pâtre qui poursuivait un renard. — E. A. Martel, l'intrépide découvreur d'abîmes et le grand vulgarisateur des merveilles du monde souterrain, l'a depuis explorée en

Grotte de Dargilan

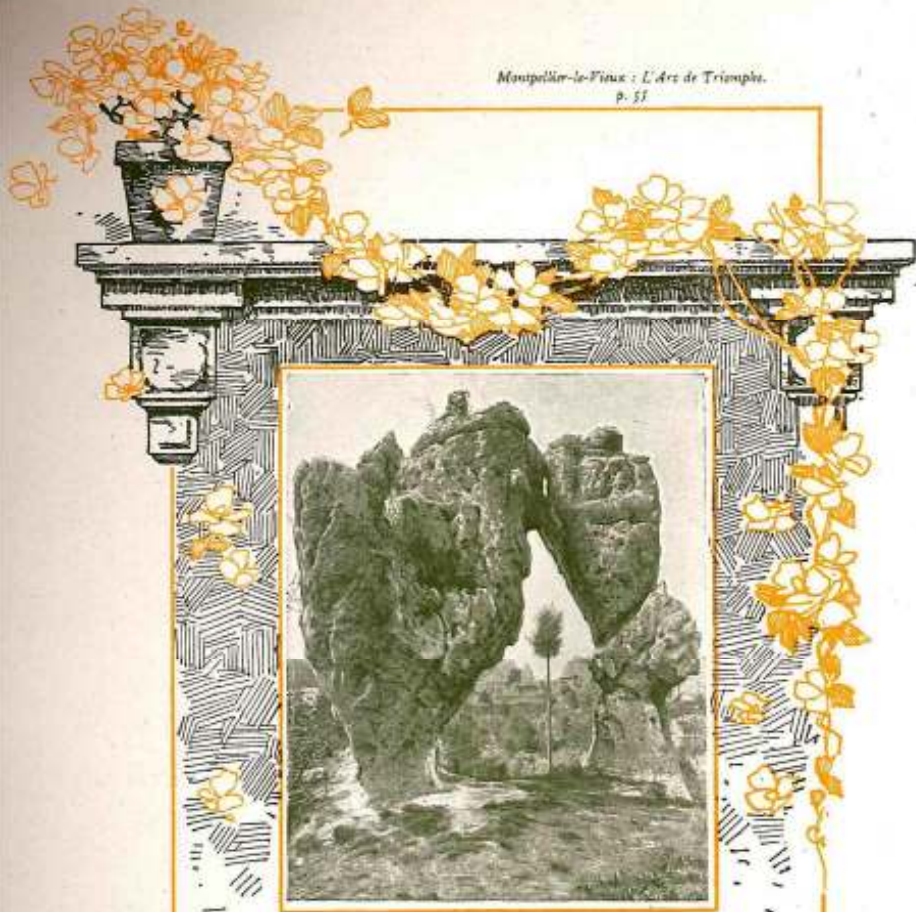


tous sens, et, après lui, on peut maintenant errer sans danger un jour entier à travers des salles et des galeries tapissées de concrétions féeriques, telles que la *Mosquée*, l'*Escalier de cristal*, l'*Eglise* et surtout le *Clocher*, vraie flèche

de cathédrale aux innombrables colonnettes.

En amont de Dargilan, on sort du cañon de la Jonte à *Meyrueis* situé, comme Florac, sur la frontière des Causses et des Cévennes schisteuses et granitiques ; la falaise pelée et livide s'arrête court en face d'un bel amphithéâtre de montagnes vertes et fraîches qui vont culminer, à l'est, à la belle cime de l'Aigoual, le dernier grand sommet, vers le sud, de la grande dorsale cévenole.

Entre Meyrueis et l'Aigoual, un bizarre lambeau de causse s'enchaîne encore, comme un îlot isolé, dans le bassin granitique du Trévezel et un petit ruisseau, le *Bonheur*, rencontrant sur son chemin ce banc de calcaire imprévu, y a foré une magnifique galerie : c'est *Bramabiau*, une autre merveille souterraine. Le Bonheur s'était d'abord contenté d'un lit à l'air libre, buriné assez profondément à la surface du plateau. Mais ce premier travail d'érosion n'a pas suffi à son activité.

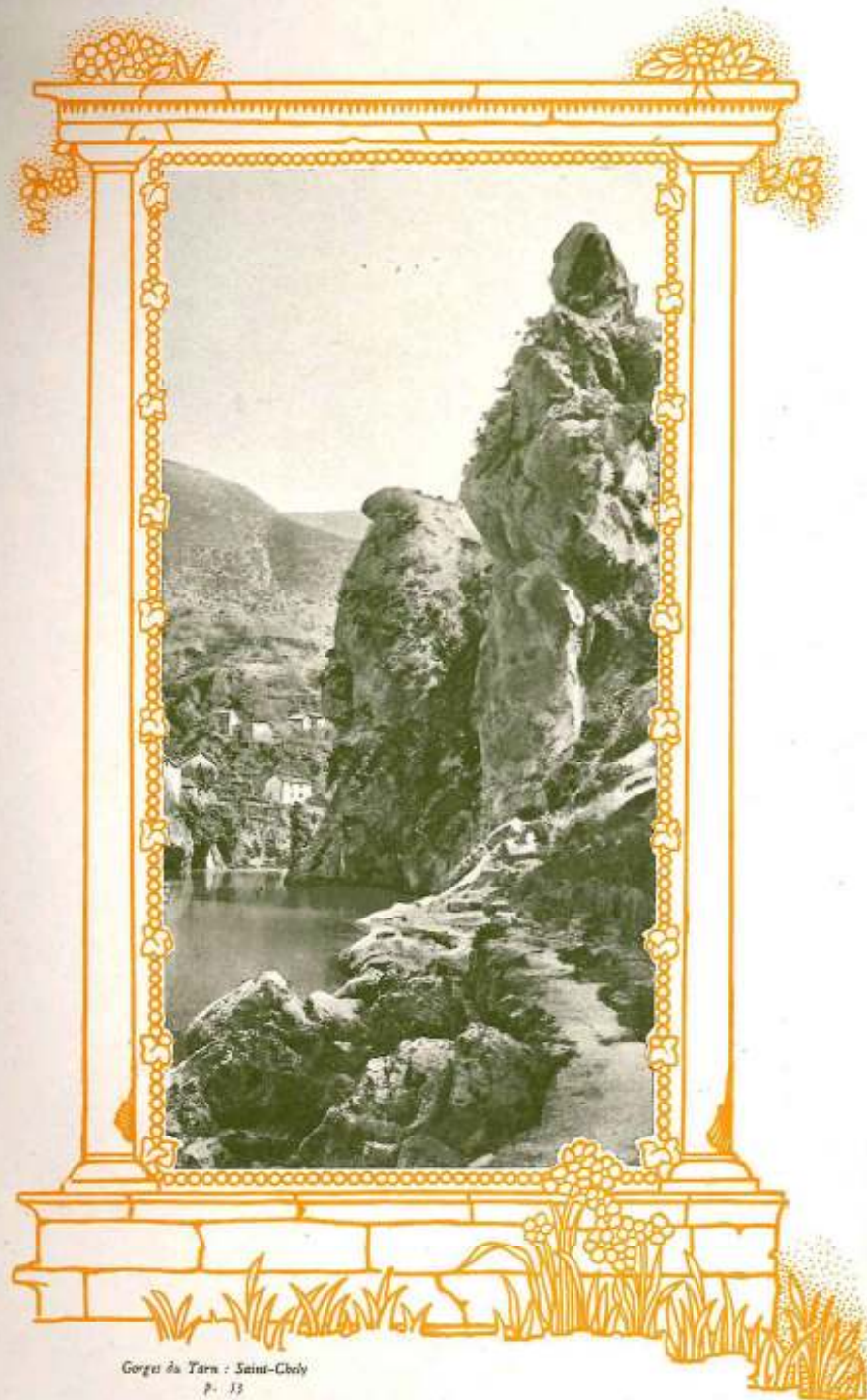


Abandonnant son lit supérieur, il s'engouffre aujourd'hui par un majestueux « tunnel » dans les entrailles de la roche brune, s'y faufile obscurément pendant 700 mètres et vient ressortir au front du causse, fendu d'une longue fissure, par une cascade parfois si bruyante qu'on l'a nommé « bramabiau », le bœuf qui brame.

De Bramabiau, il suffit de remonter le cours du Bonheur par une charmante route forestière pour atteindre la crête des Cévennes au *Col de la Serreyrède* (1.388 mètres) et là, on débouche brusquement au-dessus de l'immense cirque boisé de *Valleraugue*, où naît l'Hérault. La route, planant désormais sur cette cuve gigantesque, se prolonge jusqu'au sommet même de l'*Aigoual* (1.567 mètres) et s'y termine devant un observatoire météorologique auquel on a donné l'allure d'un château féodal.

Le panorama est splendide : d'un côté, le regard s'étend par dessus les grandes tables pierreuses des Causses jusqu'au Mont Lozère, à la Margeride, à l'Aubrac ; de l'autre, plongeant entre les crêtes boisées des Cévennes, du Gard et de l'Hérault, il descend jusqu'aux plaines du Bas-Rhône et du Languedoc et voit surgir, au delà, les silhouettes vaporeuses du Ventoux et des Alpes de Provence. Mais le « clou » du tableau, c'est encore la vue de mer qui s'ouvre à l'infini au sud ; l'œil suit toute la courbure du golfe du Lion, de Cette à Perpignan, et, par un temps clair, il découvre encore, à l'extrême lointain, la masse du Canigou et la dentelure des Pyrénées-Orientales.

Si beau que soit l'horizon « parvenu au faite, on aspire à descendre », comme dit le poète. Il le faut bien. Heureusement, la descente elle-même est un émerveillement, soit que l'on plonge directement sur Valleraugue dans le gouffre



Gorges du Tarn : Saint-Chely
p. 13



originel de l'Hérault, soit surtout que l'on dévale sur le Vigan. Cette route du Vigan fait un saut de mille mètres en profondeur sur un parcours de 22 kilomètres ; je laisse à penser quel peut être son profil ! Et cette chute, par des lacets invraisemblables, a pour cadre et pour terme le plus opulent bassin de montagnes qu'on puisse rêver. Ces montagnes sont des schistes sombres, mais leur pierraille noire se

recouvre de châtaigniers, soutient des vignes en gradins, des mûriers, des oliviers, toute une luxuriante végétation méridionale et au fond des pommiers enchevêtrent leurs branches sur le vert exquis des prairies.

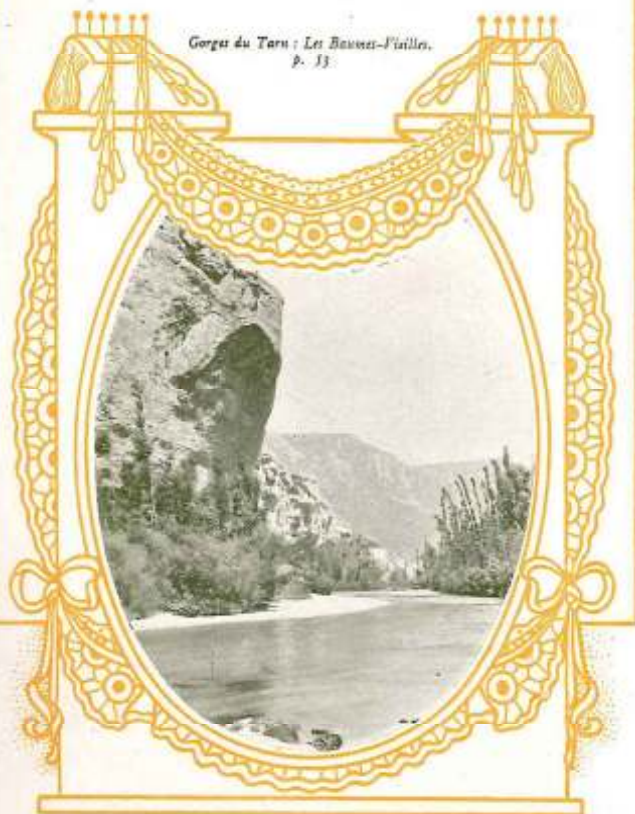
Le Vigan vit heureux dans cette coupe d'abondance avec le souvenir — et la statue — de l'héroïque chevalier d'Assas ; et là finit après une ample moisson d'impressions neuves, le voyage « complet » des Gorges du Tarn. Le touriste retrouve au Vigan le chemin de fer qui lui produit, à son tour, une sensation neuve, tant il l'a oublié depuis longtemps...

Et sans doute, ami lecteur, vous pensez que *c'est fini* ? Détrompez-vous, j'aurais encore tout un voyage à greffer pour vous sur la ligne du



Vigan à Nîmes, un voyage qui ne le céderait pas en intérêt et en originalité à celui que vous venez de faire.

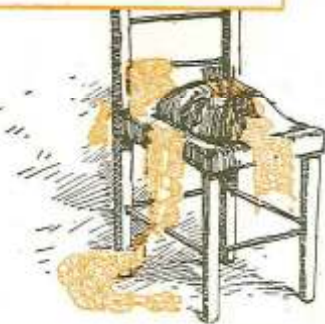
Du Vigan même, je vous mènerais à *Ganges* par les *Gorges de la Vis* qui sont peut être le plus étonnant de tous les cañons français par leur découpe absolument verticale, par l'éclat aveuglant de leur craie blanche et la complication de leurs méandres. De Ganges, je vous conduirais à la *Grotte des Demoiselles*, rivale de Dargilan, et je vous ferais descendre le couloir blanc de l'Hérault jusqu'à *Saint-Guilhem-le-Désert* pour vous montrer l'église romane d'une

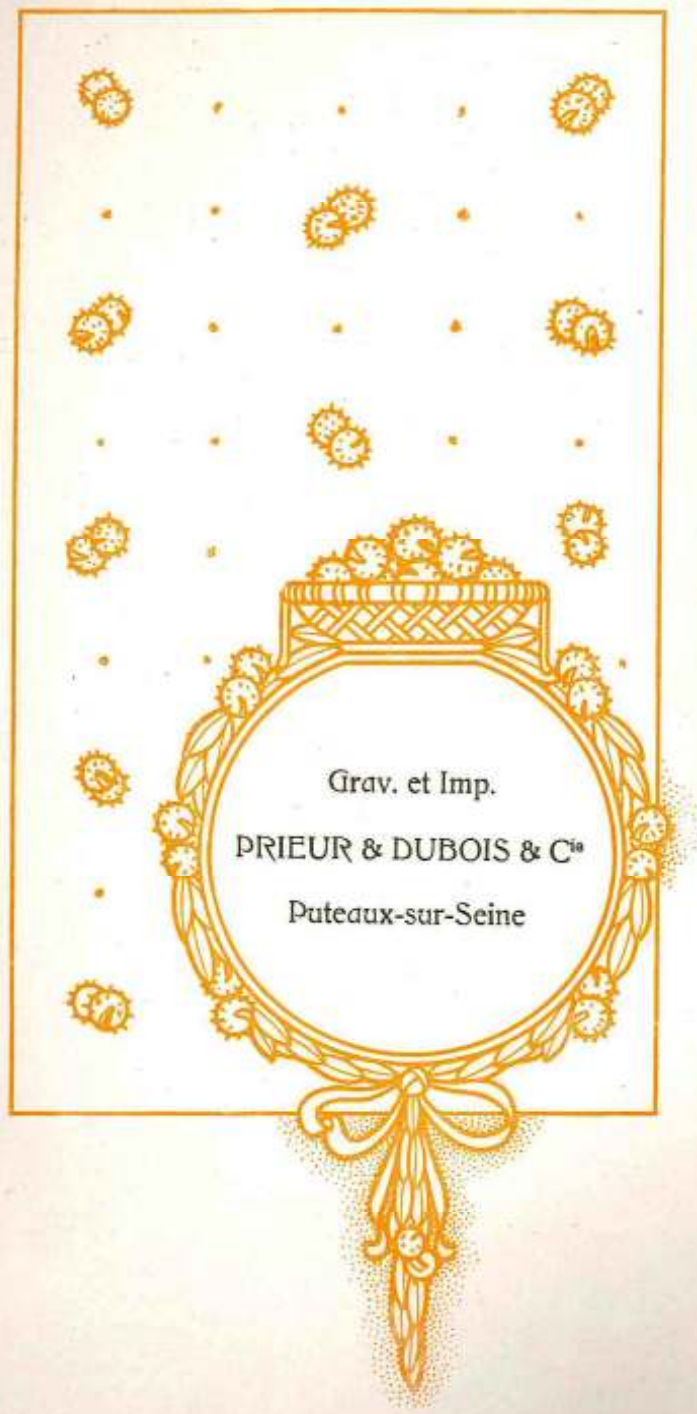


antique abbaye enchâssée dans le plus étrange des villages et au fond d'un vrai puits de roc. Là vous retrouveriez encore la topographie du cañon, mais avec l'appoint nouveau d'une lumière quasi-africaine et d'une flore presque tropicale.....

Mais... il faut pourtant que je m'arrête, non pas parce que je n'ai plus rien à vous montrer, mais parce que décidément cette brochure deviendrait un gros livre. En la terminant, c'est encore à un nouveau voyage que je vous convie : le train vous emporte vers Nîmes, c'est-à-dire vers les Arènes, vers la Maison Carrée, et la Tour Magne et le Pont du Gard... C'est un autre horizon qui s'ouvre devant vous : l'Antiquité, l'Art et l'Histoire ! Si vous voulez savoir quels trésors garde encore ce pays méditerranéen qui fut la première « province » romaine de la Gaule, ne fermez cette brochure que pour en rouvrir une autre : *Monuments Romains et Villes du Moyen-âge du Réseau P.-L.-M.*

MARCEL MONMARCHÉ.





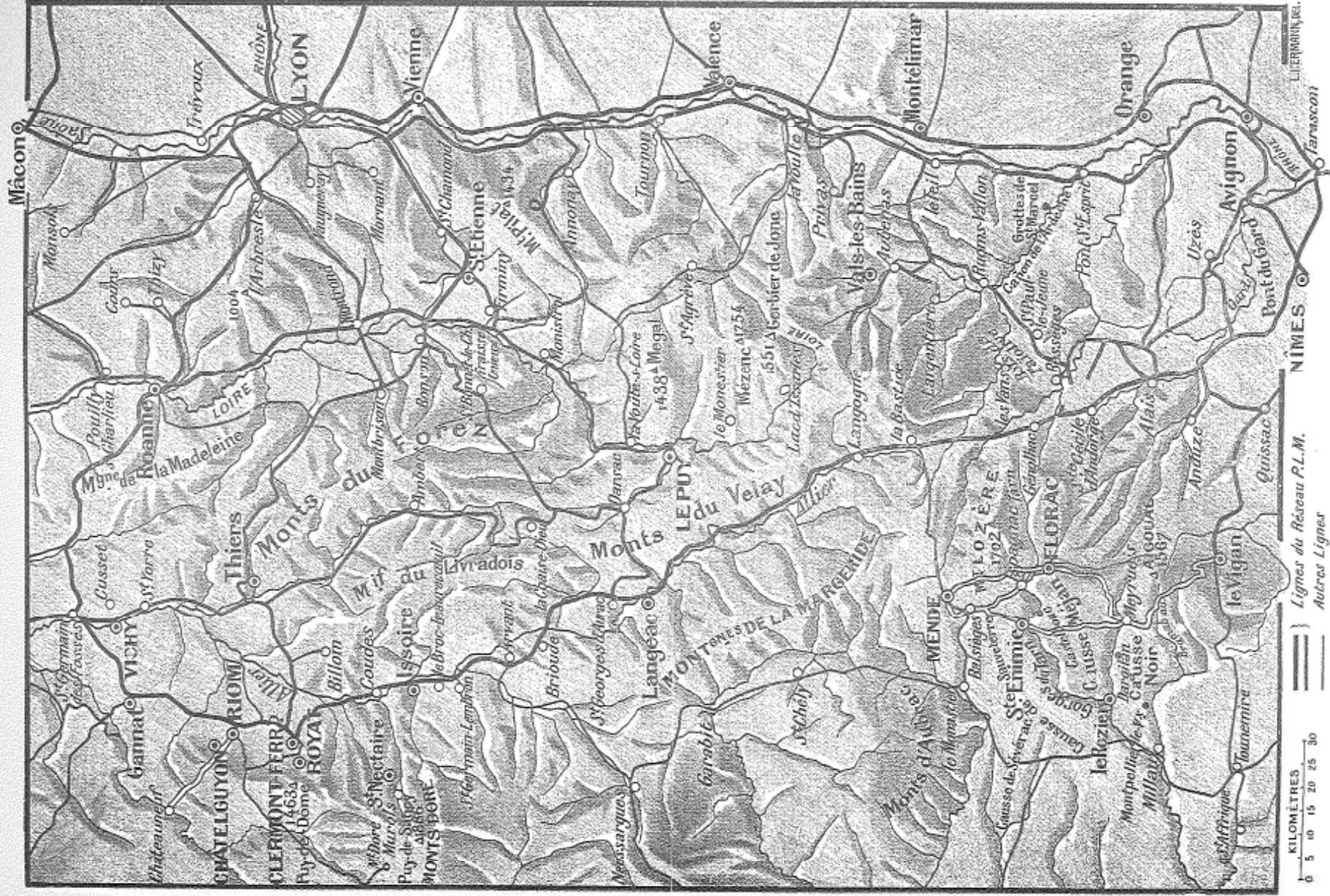
Grav. et Imp.
PRIEUR & DUBOIS & C^{ie}
Puteaux-sur-Seine

CARTE DE L'AUVERGNE



VELAY, VIVARAIS
GORGES DE L'ARDÈCHE
GORGES DU TARN





KILOMÈTRES
0 5 10 15 20 25 30

— Lignes du Réseau P.L.M.
— Autres Lignes

LITIERMIN, DE.
PARIS, 1887



LE PUY

